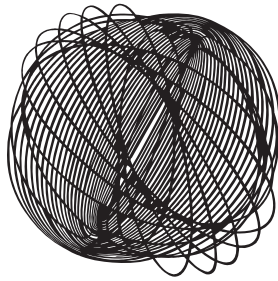


DU MONDE ENTIER

**BILL CLEGG**

# Et toi, tu as eu une famille ?

ROMAN  
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
PAR SYLVIE SCHNEITER



*nrf*

**GALLIMARD**



DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Jacqueline Chambon*

PORTRAIT D'UN FUMEUR DE CRACK EN JEUNE HOMME  
90 JOURS, Récit d'une guérison



*Du monde entier*



BILL CLEGG

ET TOI, TU AS EU  
UNE FAMILLE ?

roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Sylvie Schneider*

*nrf*

GALLIMARD

*Titre original :*

**DID YOU EVER HAVE A FAMILY**

© *Bill Clegg, 2015. Tous droits réservés.*

© *Éditions Gallimard, 2016, pour la traduction française.*



*À Van, et pour nos familles*



Tu aurais dû  
l'entendre,  
sa voix inoubliable, irrésistible, sa voix  
était un jardin imaginaire saturé d'effluves.

*Et toi, tu as eu une famille ?*  
Ils ferment les yeux.  
Voilà comment je sais  
que nous sommes là,  
en son sein,  
elle est bruit et fumée  
flottant entre la salle à manger  
plongée dans la pénombre et la cuisine lumineuse.  
Nous sommes là en raison de ma faim,  
bientôt nous prendrons un repas en commun,  
et la faim est exquise.

*Song and Dance, Alan Shapiro*



## SILAS

Des sirènes le réveillent. Nombreuses, assourdissantes, très proches. Des klaxons dans la foulée : brefs grognements coléreux, comparables aux coups de sifflet qui annoncent un temps mort dans les matchs de basket auxquels il assiste au lycée en tant que spectateur, il ne joue pas. Bien que son portable affiche 6:11, on est réveillé et on parle au rez-de-chaussée. À en juger par l'intonation de la voix matinale de sa mère, enrouée, dominant celles de son père et de sa sœur, il est arrivé quelque chose.

Avant de repousser ses couvertures, il attrape son sac à dos jaune sous le lit. Il en sort un petit bang rouge, cadeau pour ses quinze ans de son ami Ethan, le mois précédent, ainsi qu'un sachet de cannabis qu'il a fumé en moins d'une semaine, essentiellement à son boulot consistant à désherber plates-bandes et patios pour de riches New-Yorkais. Il choisit une tête de plante bien verte dans le petit tupperware gris où il cache sa réserve, la coupe soigneusement en deux et tasse la plus grosse moitié dans le culot en métal. Il prend la bouteille d'eau sur sa table de chevet, en verse un peu dans

le bang qu'il allume. Tout en inhalant, il remarque la volute de fumée qui se dirige vers sa bouche, s'épaissit dans le tube rouge et se tortille lentement à la manière d'un drap sous l'eau. Une fois la tête de plante presque réduite en cendres, il enlève la tige du bang et relâche la fumée dans ses poumons. L'eau gargouille à la base de la pipe de sorte qu'il prend soin d'inspirer doucement pour que ça fasse moins de bruit. Il ouvre la fenêtre, écarte la moustiquaire, se penche, exhale d'un trait en un souffle languissant.

La fumée flotte devant lui, se mêle au vent, s'évapore. L'air frais caresse son visage et son cou, tandis qu'il attend l'effet magique de l'herbe. Il suit du regard la longue traînée de condensation d'un avion dans le ciel bleu clair, diapré de rose, jusqu'à ce qu'elle s'estompe derrière le toit du garage. D'après les espaces entre les sillons qui s'effilochent, l'avion a dû survoler la région avant l'aube. Vers où? se demande Silas, la drogue commençant à agir sur ses pensées.

Au-dessous de lui, quatre freux costauds se posent sans grâce sur la pelouse. Ils sautillent, avancent, replient leurs ailes sur leur gros poitrail. Ils ont la taille de chats domestiques, constate Silas en observant leurs mouvements vifs et machinaux. Au bout d'un moment, ils s'immobilisent sans raison apparente. Il ne voit pas leurs yeux, pourtant il les sent rivés sur lui. Il les fixe à son tour. À leur façon d'incliner la tête de droite à gauche, on les croirait en train d'assimiler ce qu'ils voient. Le vent ébouriffe leurs plumes par l'arrière et ils s'envolent après avoir fait quelques bonds. Une fois en l'air, ils paraissent encore plus gros, au point que Silas

en vient à se demander s'il ne s'agit pas de faucons ou de vautours. Puis, comme si le son était rétabli, des oiseaux d'espèces différentes s'égosillent, couinent, gazouillent de tous côtés. Pris au dépourvu, Silas se cogne la nuque contre le haut de la fenêtre. Il se masse et se penche davantage. Une sirène qui contraste avec les autres — plus stridente, plus angoissante — hurle au loin. Il tente de repérer les freux qui se sont volatilisés dans la complexité du ciel matinal. À leur place, dans les stries et spirales, il détecte des formes familières : une colossale paire de seins gonflés, des lunettes papillon, un oiseau flamboyant aux ailes immenses. L'instant d'après il ne voit que ce qui existe : une épaisse fumée noire de suie s'élevant derrière le toit. Il lui semble tout d'abord que c'est sa maison qui est en feu mais, après avoir mieux regardé, il se rend compte que la fumée vient de derrière les arbres de l'autre côté de la propriété. Enfin, une puanteur lourde parvient à ses narines — celle d'autres matériaux que du bois en train de brûler. Le goût lui tapisse la bouche, se mélangeant quand il inspire à celui de la fumée de cannabis toujours sur sa langue et dans sa gorge. Les oiseaux sont de plus en plus bruyants. Ils piaillent, braillent des sons comparables à des mots. *Va! Toi! Va!* a-t-il l'impression d'entendre, sachant que c'est impossible. Il cligne des yeux pour essayer d'intégrer chaque élément : la fumée, l'odeur, les oiseaux, les sirènes, le superbe ciel. Rêve-t-il? Est-ce un cauchemar? Un effet de l'herbe? C'est Tess de la ferme en haut de la route qui la lui a fournie ; en général, elle est plutôt douce, pas comme les têtes hallucinogènes pour lesquelles ses potes et lui se tapent une

heure et demie de bagnole jusqu'à Yonkers, dans le sud de l'État. Si seulement il faisait un cauchemar ou déli-rait! Mais il est réveillé et c'est la réalité qu'il a sous les yeux.

Au niveau du rideau d'arbres, de l'autre côté de la maison, la fumée monte dans le ciel comme la pollution d'une cheminée de BD. Elle n'arrête pas de former des panaches qui s'amenuisent. Puis un effroyable nuage, plus gros, surgit de la même source invisible. Dense, charbonneux, aux bords frangés d'argent. Il s'élargit, vire au gris-vert, avant de se dissoudre en un long filet tendu dans le ciel tel un horrible doigt.

Silas s'écarte de la fenêtre. Toujours vêtu du short et du tee-shirt de la veille, il met ses vieilles baskets New Balance gris et blanc, celles qu'il porte pour son boulot de jardinage ou pour empiler du bois de chauffage avec son père. Un regard au miroir fixé au-dessus de la commode lui renvoie le reflet d'yeux rosâtres, un peu exorbités, et de pupilles dilatées. Ses cheveux d'un blond foncé, pas lavés depuis des jours, sont gras, aplatis à certains endroits, hérissés à d'autres. Après s'être appliqué du déodorant sous les aisselles, il se coiffe de son bonnet de ski Mohawk Mountain, en velours côtelé noir. Il avale d'un trait ce qui reste d'eau dans la bouteille et enfourne plusieurs chewing-gums à la cannelle Big Red. Il attrape son sac à dos jaune où il fourre le bang, le briquet, le petit tupperware. Il se frotte les yeux avec les poings, prend une profonde inspiration, exhale et s'approche de la porte de sa chambre.

Alors qu'il effleure la poignée du pouce et de l'index, les souvenirs de la soirée de la veille lui reviennent en



mémoire — le lieu où il se trouvait et les événements. Il recule. Il retrace les mouvements qu'il a faits avant de s'endormir. Il repasse tout en revue, une première fois et une seconde, pour s'assurer qu'il ne s'agit pas d'un rêve. Il songe à s'envoyer un autre hit avant de sortir, renonce. Immobile, il se parle tout bas. *Je vais bien. Tout va bien. Il n'est rien arrivé.*

Au rez-de-chaussée, l'iPhone de sa mère retentit avec l'innocence d'un appareil désuet. Dès qu'elle répond, à la troisième sonnerie, le silence s'abat dans la maison. On n'entend plus que les sirènes infatigables, les coups de klaxon exaspérés et le lointain bourdonnement de pales d'hélicoptère brassant l'air. Son père l'appelle de la cuisine. Silas s'écarte de la porte.

## JUNE

Elle partira. Dans son break Subaru, elle roulera sur les routes secondaires sinueuses, semées d'ornières, jusqu'à ce qu'elle trouve une autoroute et se dirige vers l'ouest. Elle continuera aussi longtemps et aussi loin que possible sans passeport, puisque le sien n'existe plus. De même que tout ce qui était dans la maison, son permis de conduire a disparu ; elle ne pense pas en avoir besoin à moins que l'on ne l'arrête pour excès de vitesse. Quoi qu'elle n'ait pas prévu son départ pour ce matin-là, une fois réveillée et douchée, après avoir lentement enfilé son jean et la marinière en coton à rayures bleues et blanches qu'elle porte depuis des semaines, elle sait qu'il est temps.

Elle lave et essuie la tasse ébréchée, le bol en céramique et la vieille cuillère en argent dont elle se sert depuis son arrivée dans cette maison prêtée ; elle soupèse chaque objet avant de le ranger avec précaution dans le placard ou le tiroir. Rien à emballer. Rien à organiser. Rien à préparer. Tout ce qu'elle possède se trouve sur son dos, sans oublier la veste en lin qu'elle portait dix-huit soirs auparavant lorsqu'elle s'est

précipitée hors de la maison. Elle essaie de se rappeler pourquoi elle l'a mise tandis qu'elle glisse lentement les bras dans les manches usées. Faisait-il froid dans la cuisine ? L'a-t-elle ôtée du perroquet surchargé disposé près de la porte de la véranda, en veillant à ne réveiller personne à l'étage avant de se ruer dans le champ ? Ça lui est sorti de l'esprit. Elle fait défiler les événements de cette nuit-là, examine une fois de plus chaque étape avec l'attention d'une légiste, se force à arrêter.

Qu'elle ait sa carte bancaire et ses clés de voiture relève de la chance — elles étaient dans les poches de sa veste —, ce n'est pas pour autant qu'elle s'estime vernie. Personne ne la considère comme telle. Il n'empêche que ces passagers clandestins de sa vie antérieure vont lui permettre de quitter la ville, son unique désir. Il ne s'agit pas de nervosité, ni de l'envie d'être ailleurs, mais d'une prise de conscience brutale que son temps ici est révolu. *D'accord*, soupire-t-elle, comme si elle capitulait après une dispute interminable et stérile. Par la fenêtre, elle regarde les lis orange et rouge, derrière la maison qui ne lui appartient pas. Elle appuie ses mains au bord de l'évier. Au sous-sol, le sèche-linge où elle a mis des draps mouillés une heure auparavant signale par un long bêlement pénible qu'il a rempli sa mission. La porcelaine est fraîche sous ses paumes. Le silence qui règne à présent dans la maison déserte est assourdissant. Une douleur lancinante fuse de nouveau, vrille sa poitrine, la cisaille lentement. Les lis oscillent sous le vent du matin.

Elle n'a pas pleuré. Ni ce jour-là, ni lors des obsèques, ni après. Elle a très peu parlé, les mots lui ont manqué

lorsqu'ils étaient nécessaires, si bien qu'elle n'était capable que d'incliner ou secouer la tête, de chasser les inquiets et les curieux de la même façon que des mouchérons en maraude. Le capitaine des pompiers et l'officier de police ont davantage répondu aux questions qu'ils n'en ont posé — la vieille cuisinière, une fuite de gaz au cours de la nuit qui aurait rempli, tel un liquide, le rez-de-chaussée, l'étincelle d'un interrupteur ou d'un briquet bien qu'on n'en ait trouvé aucun, l'explosion, le feu instantané et dévorant. Ils ne lui ont pas demandé pourquoi elle était la seule dehors à cinq heures quarante-cinq du matin. En revanche, lorsque le policier a voulu savoir si Luke, son compagnon, avait des raisons de faire du mal à sa famille ou à elle, June s'est levée et a quitté l'église où une cellule de crise improvisée avait été mise en place. Ce jour-là, sa fille Lolly aurait dû se marier dans cette église située de l'autre côté de la route, à deux pas de la maison. Les invités, arrivés avant treize heures pour assister à un mariage, avaient trouvé un parking bondé de voitures de police et de pompiers, d'ambulances, de camionnettes de journalistes. Elle se souvient qu'elle s'est dirigée vers son amie Liz, qui attendait dans sa voiture. Elle se souvient que les conversations se sont interrompues, les gens se sont à moitié écartés pour la laisser passer. Elle a entendu qu'on l'appelait, avec timidité, gêne, mais elle ne s'est pas arrêtée, ni retournée. Tandis qu'elle gagnait le fond du parking, elle a eu l'impression d'être intouchable. Ce n'était suscité ni par le mépris ni par la peur, mais par l'obscénité de son deuil. Le fait qu'il soit au-delà de toute consolation,

## BILL CLEGG

### Et toi, tu as eu une famille ?

Il en faut peu pour détruire une vie. Un mensonge, une maladie, un accident...

En une nuit, un incendie a tout enlevé à June : sa fille Lolly, qui allait se marier le lendemain ; Will, son futur gendre ; Luke, son petit ami, et Adam, son ex-mari. Unique survivante et réduite à l'errance, elle traverse le pays en voiture, abandonnant la petite ville du Connecticut où a eu lieu la catastrophe, à la recherche de ce qui la lie encore à Lolly, avec qui ses relations étaient difficiles.

La voix des habitants, touchés eux aussi par le drame, émerge peu à peu. Il y a Lydia, la mère de Luke, mise au ban de la société en raison d'un scandale passé, il y a Silas, un adolescent qui aime tirer sur son bang de temps en temps, et ce d'autant plus qu'il est le détenteur d'un secret qu'il aimerait oublier. Il y a aussi les commères de la ville, qui voient en Luke un coupable idéal, car ce jeune Noir, de vingt ans le cadet de June, a déjà été incriminé pour une affaire de drogue. Autant de voix, de délicates interférences, qui témoignent de cette tragédie et en explicitent peu à peu les causes.

Bill Clegg dresse une galerie de portraits subtile et émouvante, dans un roman à la narration complexe qui est avant tout une ode à la famille — celle que l'on a, celle que l'on crée — si imparfaite et fracturée soit-elle. La réflexion qui sous-tend *Et toi, tu as eu une famille ?* est poignante — comment supporter l'insupportable, comment se remettre d'une telle épreuve ? — et se voit transcendée par l'espoir, la bonté et le pardon.

*Bill Clegg est agent littéraire. Il est aussi l'auteur d'une autobiographie : Portrait d'un fumeur de crack en jeune homme et de 90 jours : Récit d'une guérison. Il a écrit pour le New York Times, Lapham's Quarterly, New York Magazine, le Guardian et Harper's Bazaar.*



**Et toi, tu as eu une famille ?**

**Bill Clegg**

Cette édition électronique du livre  
*Et toi, tu as eu une famille ?* de Bill Clegg  
a été réalisée le 31 mai 2016  
par les Éditions Gallimard  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070148752 - Numéro d'édition : 280909).  
Code Sodis : N70733 - ISBN : 9782072593314.  
Numéro d'édition : 280911